

dans laquelle il se trouvait véritablement, il dut refuser les généreux services.

Bien plus tard, quand la nouvelle de notre déplorable catastrophe d'avril se fut répandue dans Paris, trois dames s'étaient arrêtées pour quelques menues emplettes de ménage chez une petite marchande du boulevard. Ces dames voyant cette femme tout en larmes et paraissant plongée dans la plus profonde affliction, s'informèrent avec intérêt de la cause d'une si vive douleur. « Hélas! Mesdames, leur répondit la marchande, un seul mot vous l'apprendra : je suis lyonnaise, et je pleure sur les malheurs de mon pays. Ah! s'écria-t-elle, si le brave M. Pons eût encore été préfet de Lyon, ces malheurs ne seraient jamais arrivés! » Les trois dames n'étaient pas lyonnaises, mais elles furent saisies d'une émotion que l'on comprendra facilement : c'étaient M^{me} Pons et ses deux demoiselles.

Cet attachement réciproque qui liait M. Pons et les Lyonnais, le gouvernement de la Restauration le connaissait, et il s'en inquiétait. Aussi, lorsqu'après de longues années d'exil et de souffrances, M. Pons obtint enfin l'autorisation de rentrer en France et de se rendre à Paris, il lui fut expressément ordonné de ne point s'arrêter à Lyon, où il devait passer, et d'avoir les glaces de sa voiture soigneusement levées pendant tout le temps qu'il mettrait à traverser la ville.

Quand le peuple parisien eut si glorieusement et si miraculeusement renversé en trois jours le vieux trône des Bourbons et chassé la race parjure qui l'occupait par la vertu des baïonnettes étrangères, il semblait naturel de croire qu'un gouvernement né d'une révolution populaire placerait à la tête de chaque département des administrateurs connus par leur attachement aux principes de cette révolution. Les Lyonnais s'attendaient enfin à ce qu'on leur rendrait le

Seul préfet dont le *peuple* ait gardé la mémoire ;

mais il en fut autrement, et Novembre et Avril ensanglantèrent notre cité!...